

reuse, Georgette, que pendant si longtemps Marthe a nommée sa sœur. Elle n'est point coupable du crime de ses parents. J'ai pensé qu'il serait cruel de la laisser dans l'abandon, sans ressource d'aucune sorte, et, si grande est ma confiance dans la générosité de votre cœur, que j'ai emmené Georgette en même temps que Marthe. Vous consentez, je n'en doute pas, à la garder chez vous pour être la compagne, et en quelque sorte la servante de votre pupille. Me suis-je trompé ?

— Non, certes, monsieur. Vous m'avez bien jugé et vous doublez ma reconnaissance.

— Et maintenant, reprit Georges, rien ne nous empêche plus de descendre et d'aller chercher ces deux enfants.

Un instant après, Marthe et Georgette faisaient leur entrée dans la maison du baron Gontran de Strény.

Il fallut aux jeunes filles une force d'âme presque surhumaine, pour ne point laisser éclater leur indignation et leur horreur, en présence de Gontran.

Marthe voyait en lui l'assassin de sa mère. Georgette savait ses parents accusés et condamnés pour le crime commis par lui.

Mais l'espoir, que le jour de là justice et de la réparation se lèverait bientôt, les soutenait. Elles demandèrent à Dieu le courage dont elles avaient un si grand besoin, et Dieu daigna le leur accorder.

XXXVI.—Suite du précédent.

En quittant le petit hôtel de la rue de Boulogne, Georges de la Brière se fit conduire au cabinet du commissaire de police qui venait de procéder à l'arrestation de Jean Rosier et de Péline.

Ils eurent ensemble un long entretien, à la suite duquel Georges fut présenté par lui au juge chargé de l'affaire des saltimbanques.

La conduite héroïque de Georges de la Brière, s'expatriant à vingt ans, après avoir reçu le coup le plus terrible qui puisse frapper un homme, et consacrant quinze années de sa vie à conquérir des millions pour revenir en France réhabiliter la mémoire de son père, avait fait grand bruit dans toutes les classes de la société.

M. de Bénéval (c'était le nom du juge d'instruction) connaissait cette conduite, il l'appréciait comme elle méritait de l'être, et il le prouva en accueillant Georges avec des égards presque respectueux, et en prenant en très-haute considération les confidences et les révélations que ce dernier avait à lui faire relativement au crime commis au château de Rochetaille sur la personne de la comtesse Léonie de Kérual.

Georges obtint la permission de visiter, le jour même, les prisonniers, et il emporta la promesse qu'il assisterait au premier interrogatoire de Péline et de Jean Rosier.

Laissons s'écouler la nuit entière, et les trois quarts de la journée du lendemain. Retournons au petit hôtel de la rue de Boulogne, gravissons l'escalier garni de fleurs, et pénétrons dans les salons du premier étage, éclairés à giorno pour une fête, car le moment approchait où le baron devait présenter à ses amis Mlle de Kérual, sa parente et sa pupille, si longtemps perdu, et enfin miraculeusement retrouvée.

Il était huit heures moins quelques minutes. Gontran venait de s'assurer que la couturière avait apporté la robe de soirée de Marthe, une robe de gros-de-naples blanc, très simple mais d'une rare

élégance, et lui-même en habit noir et en cravate blanche, se promenait de long en large, d'un air soucieux, dans le plus grand des deux salons encore complètement déserts, les premiers invités ne devant guère arriver, selon toute apparence, avant neuf heures ou neuf heures et demie.

Gontran allait, d'une allure saccadée, tantôt lente, tantôt rapide, d'un bout à l'autre de ce salon, et chaque fois qu'en passant il regardait la pendule, ses sourcils se fronçaient.

Huit heures sonnèrent. Le baron s'arrêta.

— Le temps passe ! murmura-t-il. Déjà huit heures, et ces deux misérables ne sont pas encore venus ! Ils doivent avoir hâte, cependant, de toucher la somme énorme qu'ils trouvent moyen de m'estorquer ! Qui peut les retenir ainsi ?

Il se remit à marcher rapidement, pour tromper son impatience, et il continua à se parler à lui-même, selon l'invariable habitude des gens fortement préoccupés.

— Jusqu'à ce moment tout m'a réussi ! tout s'accompli au gré de mes désirs ! L'arrestation de Péline était un coup de maître puisqu'elle la séparait de Marthe qui, sans cela, se serait infailliblement tournée contre moi ! Et, quand je touche au but, ces bandits, dont il a bien fallu faire mes complices, vont-ils donc entraver ma marche ?

Il s'arrêta en frappant du pied, mais presque aussitôt il se répondit :

— Allons donc ! je suis fou ! Je rêve, je me forge des chimères. C'est impossible. Dans quel but me traiteraient-ils ? Qui pourrait les payer comme je le fais ? Leur intérêt me garantit qu'il me serviront jusqu'au bout, et, une fois les titres de la fortune entre mes mains, je n'ai plus besoin d'eux et il ne peuvent rien contre moi ! La soirée commence à peine, d'un moment à l'autre ils arrivent.

Gontran frappa sur un timbre. Le valet de chambre qui, la veille, avait introduit M. de la Brière, se présenta.

— Monsieur le baron a des ordres à me donner ? demanda-t-il.

— Oui, deux hommes du peuple, de mine médiocre, je puis même dire de mauvaise mine, l'un jeune et blond comme un Albinos, l'autre déjà vieux, avec une grande barbe, se présenteront tout à l'heure à l'hôtel et me demanderont.

— Faudra-t-il répondre que monsieur le baron n'est pas visible.

— Non, vous introduirez ces hommes dans mon cabinet, et vous viendrez aussitôt me prévenir.

La physionomie du domestique exprimait un profond étonnement. Gontran s'en aperçut et se hâta d'ajouter :

— Ce sont de braves gens, malgré leur apparence un peu suspecte, et j'ai à leur remettre une gratification.

— Bien, monsieur le baron.

— Tout est-il prêt ?

— Oui, monsieur le baron.

— Vous avez passé chez Chevet ?

— Le souper sera servi à minuit, ainsi que monsieur le baron en a donné l'ordre.

— Les rafraîchissements ?

— Le glacier vient de les envoyer.

— Les valets de supplément ?

— Ils sont arrivés. Je leur ai fait revêtir la livrée de monsieur le baron, et je leur ai donné leur consigne.

— Allez vous mettre en faction sous le vestibule, et, dès que paraîtront les hommes que j'attends, venez m'avertir sans perdre une minute.

— Monsieur le baron peut être tranquille.